

# Les paradoxes d'une économie sociale forte

Dans le quartier ouvrier de Pointe-Saint-Charles à Montréal, le Bâtiment 7 est devenu la plus belle illustration du désir d'autonomie et de transformation sociale d'une grande partie de l'économie sociale du Québec – comme on appelle ici l'économie sociale et solidaire. Soit un tissu de près de 10 000 fondations (deux fois plus qu'en France) et de presque 50 000 organismes communautaires, aux relations parfois complexes avec l'État social de la Province, qui est en charge de la santé, de l'éducation et de la solidarité avec les populations les plus démunies.

Propriété depuis 2017 du collectif 7 à nous, un organisme à but non lucratif « qui réunit des citoyen.ne.s, des organismes culturels, communautaires, libertaires ou issus de l'économie sociale », le Bâtiment 7 a en effet ouvert au printemps 2018 un quart de ses 8 000 mètres carrés de surface, et ce sans aucun financement venant d'entreprises privées à but lucratif. Les 4 millions de dollars canadiens (2,7 millions d'euros) des travaux de ce premier quart de la bâtisse, devenu le « Pôle des pratiques » de cette « fabrique d'autonomie collective », sont issus d'une multitude de sources : 1 million de dollars de dédommagement, obtenus après d'âpres négociations auprès de l'ancien propriétaire avec l'appui de la mairie d'arrondissement ; une subvention de 900 000 dollars de Recyc-Québec, institution soutenant la récupération et le recyclage de pierres et autres matériaux ; un prêt de la Caisse d'économie solidaire de la Caisse Desjardins, institution mutualiste, symbole historique de l'autonomie du Québec et du soutien à ses populations les plus précaires, mais aussi l'une des quatre plus grandes puissances financières de la province ; la prise en charge depuis déjà cinq ans d'un salaire par la Fondation Béati ; et l'émission d'obligations communautaires, c'est-à-dire de titres financiers avec intérêts qui font de leurs possesseurs les « copropriétaires » du lieu...

Ces obligations sont « communautaires » en ce sens qu'elles sont destinées aux appuis – essentiellement locaux – de l'initiative : autres organismes sans but lucratif, fondations et plus encore habitants du quartier. « Il a fallu d'abord en définir les principes, avec des chercheurs, des institutions et surtout des acteurs de l'économie sociale comme ceux du Bâtiment 7,

explique le directeur du TIESS (Territoires innovants en économie sociale et solidaire) Vincent van Schendel. *Et elles ont d'ailleurs eu un rôle pour rassurer les bailleurs de fonds du Bâtiment 7 l'année dernière.* »

Comme l'analyse Sylvain Lefèvre, directeur du CRISES depuis juin 2018, ces obligations originales « peuvent être interprétées comme une réponse du milieu communautaire québécois aux obligations à impact social, qui ont la faveur du monde de l'entrepreneuriat social. » Elles sonnent aussi comme une revendication d'autonomie, et vis-à-vis des entreprises privées à but lucratif, et par rapport à l'État social québécois qui, pourtant, « finance encore aux trois quarts les budgets du mouvement associatif. »

Néanmoins ce jeu en triangle, entre une économie sociale en quête d'émancipation, le secteur public qui cherche souvent à s'en désengager, et le privé qui s'y implique de plus en plus, est complexe. D'autant qu'intervient au centre de cet écosystème un quatrième type d'acteurs : les fondations philanthropiques. La Fondation Lucie et André Chagnon, par exemple, est aujourd'hui la première source de financement de Parole d'excluEs. Premier constat paradoxal : elle a été fondée à l'aube des années 2000 par le ou plutôt l'ex-propriétaire de l'opérateur de télécoms Vidéotron – puisqu'il venait de le vendre.

Deuxième point de complexité : cette fondation richement dotée a été à l'origine de sociétés de gestion et de programmes de « partenariats public-philanthropie » avec l'État dans la seconde moitié des années 2000, en particulier pour encourager la persévérance scolaire et soutenir les enfants en situation de pauvreté. Sauf qu'après avoir cosigné en 2015 avec d'autres fondations une lettre ouverte contre « les risques de la rigueur budgétaire », la Fondation Chagnon a décidé l'année suivante de ne pas renouveler ses partenariats avec l'État, pour mieux se concentrer sur le travail en direct avec les acteurs de terrain. « Le milieu communautaire est très puissant au Québec, conclut Sylvain Lefèvre. Mais il est aussi perclus de contradictions, notamment dans son rapport à l'État, souvent ignoré dans les discours, jugé à la fois essentiel sur ses missions sociales et trop technocratique. »

Ariel Kyrou



Concert au Musée d'art et d'histoire de Saint-Denis, en juin 2018, avec cinq membres de l'orchestre, dont Azmari Nirjhar au micro.

CULTURE ET SAVOIRS

## Orpheus XXI, la solidarité au diapason

Violiste de grand renom, Jordi Savall a été à l'origine d'un projet né en novembre 2016 : Orpheus XXI. Il s'agit d'un orchestre dont les 20 musiciens sont des réfugiés du Kurdistan, du Soudan, de Syrie, d'Afghanistan, du Bangladesh ou d'autres pays pour la plupart orientaux. Avec un enjeu de transmission de leur patrimoine, essentiellement de tradition orale, à des enfants, eux-mêmes migrants ou non.

**A**vril 2018. La prestigieuse Saline royale d'Arc-et-Senans, chef-d'œuvre de l'architecte utopiste du XVIII<sup>e</sup> siècle Claude-Nicolas Ledoux, accueille ce soir un concert non sans un brin d'utopie... De lointaines volutes musicales annoncent l'entrée en scène des musiciens. Anne-Marie Vidonne explique sa présence dans le public : « Je suis venue pour le concert-repas qui est donné par l'orchestre des migrants Orpheus XXI. » La spectatrice a une excellente raison de suivre cet ensemble

musical à la notoriété grandissante : son ami Walid, un Afghan, va s'y produire. « Je l'ai hébergé en 2015 lorsque, réfugié politique, il est arrivé en France, avec ses instruments. J'ai cherché à l'aider, à lui permettre de jouer avec d'autres musiciens. Je suis alors entrée en contact avec la Saline pour qu'il soit auditionné. » Walid Rafiq a intégré l'orchestre comme chanteur et joueur de tablas et d'harmonium en mai 2017. Depuis, le statut de ce « migrant » a changé, de paria à artiste, et Orpheus XXI lui permet d'entamer une nouvelle vie profes-



sionnelle et sociale dans son pays d'accueil. Une chance rare pour un déraciné, car selon les chiffres de l'OCDE, seulement 36 % des migrants arrivés en France y occupent un emploi. Et il y a ces préjugés tenaces qui gangrènent les sociétés d'accueil. « On nous présente les migrants entassés dans des conditions inhumaines, comme s'ils étaient sans pays ni culture. Je voulais montrer qu'ils ont une culture, et que pas mal d'entre eux ont du talent », insiste Jordi Savall, l'initiateur de l'aventure.

### UNE IDÉE NÉE AU MILIEU DES MIGRANTS

Tout a commencé en novembre 2016, lorsque le joueur de viole visita des camps d'émigrants de Calais et de Thessalonique, en compagnie de ses musiciens « syriens, afghans, et turcs » avec lesquels il collabore depuis longtemps. « J'étais sous le choc de voir dans quelles conditions ces gens vivaient. Il y avait des enfants sans parents, des centaines de milliers de familles. On a joué et il y a eu des moments de bonheur fantastique. » L'idée surgit alors de créer une structure artistique susceptible de répondre à une double contrainte : celle des pays d'accueil, souvent ignorants des traditions des migrants, et celle des réfugiés, en perte d'identité et de reconnaissance loin de chez eux. L'objectif demeure modeste. Il ne s'agit pas de soulager toute la misère du monde, mais « d'apporter quelque chose de

concret qui puisse au moins aider quelques personnes ». Afin de fluidifier les relations de travail entre musiciens issus de cultures différentes, le maître catalan de la musique ancienne va mettre à profit son expérience professionnelle, faite de rencontres entre des cultures d'horizons différents. Le projet consiste à sélectionner une vingtaine de musiciens pour les intégrer grâce à la pratique et au partage de leur art lors de concerts, mais aussi par la transmission pédagogique via des ateliers d'enseignement destinés à des enfants. Le nom du projet ? Orpheus XXI, en référence au XXI<sup>e</sup> siècle et surtout au héros mythologique Orphée, qui parvint, par le son de sa harpe, à traverser les fleuves infernaux pour ramener sa bien-aimée du royaume de la mort. Orpheus XXI, c'est aussi l'histoire d'une double transmission : les musiciens de Jordi Savall encadrent les réfugiés qui, à leur tour, enseignent aux enfants et à d'autres artistes, parfois issus de l'immigration, leur répertoire traditionnel. L'urgence de la situation des migrants et la généreuse originalité du projet vont bénéficier du soutien d'un appel à programmes initié par l'Union européenne, intitulé Europe Créative. Orpheus XXI remporte le concours face à plus de 300 projets candidats. Jordi Savall contacte alors la Saline d'Arc-et-Senans qui prend en charge l'appui logistique et technique de l'initiative, mais aussi l'International Cities of Refuge Network (ICORN) basé en Norvège, l'association Coop'Agir de Dole et la fondation CIMA de Barcelone pour l'accompagnement social et cultu-



Pour certains enfants, cet orchestre rend possible et attrayante une découverte ou redécouverte de leurs racines.



Un dialogue interculturel dans lequel tous les musiciens sont mis au même niveau.

rel. Les fondations Edmond de Rothschild et la Fondation Orange seront les mécènes du projet. Ces divers partenariats permettent d'ancrer l'initiative dans un réseau tout à la fois local et global. Selon Serge Bufferne, chef de projet à la Saline, c'est grâce à ICORN, par exemple, qu'Orpheus XXI a pu intégrer un réseau international d'une « centaine de villes, centres d'accueil d'artistes réfugiés ».

### MIGRANTS OU RÉFUGIÉS, MAIS D'ABORD MUSICIENS

Les vingt et un musiciens de différentes origines (Afghanistan, Arménie, Bangladesh, Biélorussie, Maroc, Soudan, Syrie, Turquie ...) vivent dans quatre pays d'accueil : la France, l'Espagne, la Norvège et l'Allemagne. Leurs statuts administratifs et juridiques sont aussi divers que leurs nationalités. Ils sont immigrés économiques ou réfugiés politiques, régularisés ou bien en attente. Certains sont des stars dans leur pays, d'autres encore de parfaits inconnus. En revanche, tous cherchent à reconstruire une nouvelle vie en paix. Si leur existence en Europe reste à construire, elle contraste avec les conditions d'un départ souvent précipité. « Ils arrivent avec pratiquement rien, parfois sans leur instrument, alors que pour certains celui-ci est toute leur vie », explique Serge Bufferne. Le cas d'Azmarî Nirjhar illustre cet exil forcé. La voix de cette

« Je suis en instance de demande d'asile. J'ai espoir de pouvoir continuer à faire de la belle musique et à travailler avec les enfants. »

### MODSER MAGDI SHABAN, MUSICIEN D'ORIGINE SOUDANAISE

chanteuse célèbre au Bangladesh porte loin. À tel point que son indépendance et son originalité lui ont fait fuir son pays où elle était menacée par le régime islamiste au pouvoir. Modser Magdi Shaban, 24 ans, la silhouette oblongue et le regard malicieux et doux, raconte quant à lui, dans un très bon français appris en deux ans, que le Soudan en guerre ne lui permettait pas de mener une vie normale. Il a migré seul, à la différence de son ami assis à ses côtés, Maemon Rahal, venu en France depuis la Syrie avec sa famille. Comment parler d'une seule et même voix avec tant d'origines différentes ? Quelle langue utiliser pour se faire comprendre ?



Anglais, français, arabe, bengali ? « *La musique*, affirme Jordi Savall, *comble ces différences. Chacun peut conserver son langage car, ensemble, nous trouvons toujours une façon de nous comprendre par la musique.* »

### UN RÉPERTOIRE COMMUN QUI TRANSCENDE LES DIFFÉRENCES

« *Nous avons constaté que les mélodies de certaines pièces musicales se retrouvent dans différents pays. Le phénomène est identique avec les instruments : l'harmonium se retrouve au Bangladesh comme en Afghanistan* », constate Serge Bufferne. Une des chansons-phares du répertoire d'Orpheus XXI, *Uskudar*, illustre la convergence culturelle qui transcende les frontières. Cette mélodie obsédante porte le nom d'un quartier d'Istanbul où poètes et musiciens en quête d'une mystique de paix se rencontraient avant l'interdiction du soufisme par la République laïque en 1925. Composée par Tanburi Kucuk Artin, un musicien d'origine arménienne du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle a essaimé dans tout l'empire ottoman jusqu'à aujourd'hui.

Chaque musicien apporte aussi son répertoire, l'union de tous créant un corpus commun. Tandis que les textes des différentes langues sont partagés phonétiquement, les lignes se mélangent, les sons s'entremêlent. Les identités particulières s'effacent, sans jamais disparaître, au profit du groupe. Ainsi, lors d'une représentation, Azmari du Bangladesh peut-elle chanter en turc tandis que Walid l'Afghan l'accompagne sur un rythme de raga indien. « *Cet échange se produit dans les deux sens* », précise Jordi Savall. Il ne se cantonne pas à la sphère des artistes. « *Les musiciens d'Orpheus font découvrir des œuvres de leur pays au public européen. Et en retour, tous travaillent des répertoires de musiques médiévale, séfaraïte ou de la Renaissance, pour connaître le répertoire occidental.* »

### UNE STRUCTURE BASÉE SUR L'ÉGALITÉ ET L'ÉCOUTE RÉCIPROQUE

« *Jouer ensemble implique que vous acceptez l'autre comme un égal dans une démarche d'ouverture et de partage* », analyse le maître de la viole de gambe. Jordi Savall veille donc à ce que personne, au sein d'Orpheus XXI, ne domine les autres. S'écouter y est un impératif qui « *désamorce les conflits* ». Bien entendu, les différences de caractères transparaissent : qui est davantage sociable, qui reste sur la réserve... Mais les artistes s'entraident lors des répétitions et pallient leurs carences respectives. L'égalité des droits se complète naturellement de celle des devoirs, envers le public, envers les enfants, et envers tous ceux qui ont permis cette aventure. La transmission des traditions musicales des réfugiés est l'une des missions prioritaires d'Orpheus XXI. Elle s'effectue à deux niveaux : en direction des enfants, mais aussi des publics les

plus fragilisés. Dans la pratique, les musiciens interviennent en binôme auprès d'enfants d'écoles et de collèves. Ils jouent et enseignent un répertoire qui a été préalablement sélectionné lors d'ateliers. Parmi ces enfants, ceux qui ont le plus de prédisposition pour la musique constituent des groupes qui, à leur tour, participent à des concerts avec Orpheus XXI. Azmari Nirjhar alterne ainsi des tournées dans le monde entier et des ateliers scolaires dans la banlieue parisienne durant lesquels elle enseigne les techniques du chant bengali et de l'harmonium. Tout en évitant la déculturation des jeunes issus de l'immigration, mais aussi des migrants coupés de leur culture native, cette transmission « culturelle » favorise la conservation d'un patrimoine oral menacé de disparition. Orpheus XXI se produit aussi bien dans les grandes maisons philharmoniques que lors de festivals régionaux, ou même de concerts de proximité, dans les hôpitaux ou les maisons de retraite.

### UN MODÈLE D'ACTION SOCIALE ET UN AVENIR À ÉCRIRE

« *Il s'agit de donner un modèle d'action qui consiste en ceci : si vous avez dans votre ville de bons musiciens réfugiés, donnez-leur une chance de se rassembler, de faire de la musique, de vous présenter des concerts* », explique Jordi Savall. Ainsi, en moins de deux ans, Orpheus XXI s'est produit sur des dizaines de scènes, à Paris, Besançon, Fontfroide, Aix-en-Provence, Maguelone ou encore Conques. Azmari Nirjhar s'en réjouit : « *Par la musique, nous arrivons à toucher les gens qui nous comprennent et cherchent à nous aider* ». Les concerts créent en effet des liens avec la population. « *Dans les jours suivant les spectacles, il arrive que des gens reconnaissent les musiciens dans la rue. Une réelle solidarité entre eux et leur public s'instaure* », a constaté Serge Bufferne.

Tous les musiciens sont payés à la prestation, pour chaque concert. Mais jusqu'à cet été sept parmi la dizaine résidant en France ont bénéficié d'un contrat de travail de vingt-six heures hebdomadaires, financé par la Région et l'État, ce qui leur a apporté un revenu mensuel. Ils suivaient en outre six heures d'apprentissage du français et devaient consacrer vingt heures d'activité auprès des jeunes. Le coût global du projet – 250 000 euros – est un gage de stabilité, selon Jordi Savall. Pas question de jouer au rabais. Et de rappeler que « *si la culture européenne a connu des moments si extraordinaires, c'est d'abord parce qu'il y a eu des mécènes. Sans le pape Alexandre VI, il n'y aurait pas eu Josquin, Da Vinci... Aujourd'hui nous avons besoin des mécènes, pour faire vivre les musiques patrimoniales comme les musiques actuelles* ». Car le financement de l'Union européenne cesse au 31 octobre 2018. À la date de bouclage de cet article, aucun des mécènes potentiels n'avait définitivement signé. Mais « *des concerts sont programmés en 2019, et des fondations devraient les financer* », assure Serge Bufferne. L'en-



« Il s'agit de donner un modèle d'action qui consiste en ceci : si vous avez dans votre ville de bons musiciens réfugiés, donnez-leur une chance de vous présenter des concerts. »

JORDI SAVALL, VIOLISTE

semble musical a en effet pour vocation de perdurer, voire de se développer, et à l'idéal en s'émancipant peu à peu de la figure tutélaire de Jordi Savall, dont la notoriété a beaucoup aidé.

À titre individuel, les musiciens doivent aussi inventer leur avenir. Orpheus XXI leur permet de créer un réseau professionnel qu'ils pourront activer à leur sortie du projet. À condition de pouvoir demeurer légalement en Europe. Le jeune Modser, par exemple, ne connaît pas son « futur en France ». Mais il est philosophe : « *Je suis en instance de demande d'asile. J'ai espoir de pouvoir continuer à faire de la belle musique et à travailler avec les enfants.* » Là encore, chaque cas est particulier au sein d'Orpheus XXI. Les situations administratives diffèrent selon que les interprètes viennent du Soudan, de Biélorussie, de Syrie, etc. Certains savent que leur avenir se fera ici, d'autres demeurent dans l'incertitude. Une chose est sûre, à écouter Azmari : « *Nous ne savons pas sous quelle forme, peut-être avec d'autres programmes, mais quoi qu'il arrive nous continuerons ce projet.* »

Fabrice Jonckheere

Crédit photo : Erwann Le Gars / Moderne Multimédias

## POUR ALLER PLUS LOIN SUR LA ROUTE DES CULTURES ET SAVOIRS...

VIDÉO  
**ORPHEUS XXI : LA SOLIDARITÉ  
AU DIAPASON DU MONDE**  
La vidéo du reportage ci-contre.

IMAGE  
**ÉCOLE CIRANDAS : DROIT ET DEVOIRS  
DE LA DIFFÉRENCE**

Au Brésil, l'école Cirandas revendique la diversité comme richesse et offre la gratuité aux démunis, avec un objectif pour les élèves : apprendre à apprendre.

ARTICLE  
**SCIENCE OUVERTE : LES MATHÉMATIQUES  
EN MODE LUDIQUE**

À Drancy, l'association Science Ouverte donne l'envie et les moyens aux jeunes de se lancer dans une carrière scientifique qu'ils croient hors de portée.

VIDÉO  
**FORGOTTEN ANGLE : DANSER  
POUR PANSER L'AVENIR**  
En Afrique du Sud, cette compagnie de danse a quitté Johannesburg pour le Mpumalanga afin d'y développer des activités auprès des populations de cette région rurale.

IMAGE  
**LE FUTUR COMPOSÉ : TOUS EN SCÈNE !**  
Reportage au moment des répétitions d'une pièce de théâtre, interprétée par des jeunes comédiens autistes et des artistes professionnels, handicapés ou non.

VIDÉO  
**A'SALFO : BÂTIR UN FUTUR  
POUR LES ENFANTS IVOIRIENS**  
A'Salfo, leader du groupe Magic System, a créé le festival FEMUA à Anoumabo, quartier déshérité où il est né. Son volet socio-éducatif est, pour lui, crucial.

VIDÉO  
**LE KOMPTOIR H'ARTISTIQUE : POUR QUE  
TOUS PRATIQUENT LES ARTS**  
Après avoir intégré cinq danseurs handicapés moteurs, la Klaus Compagnie veut créer le Komptoir H'Artistique, salle de spectacle à la programmation inclusive.

SON  
**L'ORCHESTRE DE CHAMBRE DE PARIS,  
LES MIGRANTS ET LES COLLÉGIENS**  
Cet ensemble propose une centaine d'actions citoyennes chaque année pour différents publics : scolaires, personnes âgées, personnes incarcérées... Reportage sonore lors d'une répétition, le 28 juin 2018 au Musée national de l'histoire de l'immigration à Paris.

[www.solidarum.org](http://www.solidarum.org)